

DANS
L'ERREUR AVEC
ARNO
SCHMIDT

JAN MYSJKIN

Que fait un traducteur quand, pan ! il se trouve devant une erreur dans l'original ? Certes, j'ai été confronté à cette question avant de me risquer à la traduction en néerlandais de *Aus dem Leben eines Fauns*. Cependant, elle se révèle plus épineuse chez Arno Schmidt que chez d'autres. Il se fichait de l'orthographe Duden, assimilait divers dialectes allemands, créait en permanence des néologismes, pratiquait une ponctuation capricieuse, et, dès 1959, une « théorie des étymys » personnelle, destinée à faire ressortir par une graphie déviante les significations inconscientes dans les germes du mot. Pas étonnant qu'il ait dû se battre toute sa vie contre les rédacteurs et typographes qui ne reproduisaient pas ses écrits à la lettre près, voire refusaient carrément de le faire dans certains cas (pour se débarrasser des éternelles lamentations, ses derniers livres ont été édités en fac-similé). Arno Schmidt a insisté si fortement sur une reproduction exacte de son tapuscrit, que l'idée s'est implantée que la moindre absurdité de sa part était consciente et significative. Alors, que fait-on en tant que traducteur quand, pan !, on se trouve devant une telle absurdité et qu'on ne voit pas, nom d'un chien, quelle peut bien en être la signification ?

Dans *Scènes de la vie d'un faune* (1953), Arno Schmidt règle ses comptes avec le Troisième Reich. Le premier chapitre commence en février 1939, dans l'atmosphère belliqueuse annonçant la Seconde Guerre mondiale. Nous faisons connaissance avec le héros-narrateur, Heinrich Düring, 51 ans, qui travaille en tant que chef de bureau à la sous-préfecture de Fallingbostel. Même si Heinrich Düring ne coïncide pas complètement avec Arno Schmidt, on reconnaît

bon nombre d'éléments autobiographiques dans son personnage. Le plus frappant étant que Düring est un clerc, emploi qu'Arno Schmidt a lui aussi occupé de 1933 à 1939 – non pas comme fonctionnaire dans un service public, mais comme employé de commerce aux Greiff-Werke, une usine de textile à Greiffenberg, en Silésie.

Arno Schmidt a ressenti son travail d'employé de commerce comme une obligation dérangeante, qui le détournait de la littérature. Dans une lettre du 24 avril 1935 à son ami de jeunesse Heinz Jerofsky, l'épistolier décrit comment il parvient à échapper au bureau abrutissant : « Je siffle doucement les premières mesures de *Eine kleine Nachtmusik*, et voilà que la pièce a disparu et que lentement je marche dans des knickerbockers de velours noir à travers la fraîcheur nocturne d'un parc plein de bruissements. » Ce qui semble étonnamment analogue à l'évasion de la dactylo Krämer de la sous-préfecture de Düring : « La Krämer tira lentement dans le silence une fermeture à glissière et s'éloigna d'un pas métronomique, lointaines gouttes d'eau, sur ses mignons sabots, dans la forêt pou-droyante. » Il est intéressant que, dans le commentaire qui suit, Arno Schmidt parle d'un « employé de commerce » (ce qui fait référence à la biographie de l'auteur), et non pas d'un « fonctionnaire » (comme on aurait dû lire dans le monde fictif de Düring !). Un lapsus innocent ?

Plus tard dans le roman, Arno Schmidt bascule de nouveau du monde de la fiction dans celui de la réalité. Lorsque Heinrich Düring – dans le troisième et dernier chapitre, qui se passe en août/septembre 1944 – remarque que le sous-préfet ne porte plus la croix gammée, ceci est suivi de la parenthèse « pareil que chez nous Häusermann », un ajout qui reste un mystère à l'intérieur du roman, car ce nom n'y apparaît nulle part ailleurs – et comme « chez nous » ne peut pas se référer à la préfecture, à quoi donc fait-il allusion ? La réponse ne se trouve pas dans la vie de bureau de Heinrich Düring, mais dans celle d'Arno Schmidt : Erich Häussermann (avec un double s) fut le directeur commercial des Greiff-Werke à partir de 1934, et avait réussi à faire de son commerce la plus grande entreprise textile de l'Allemagne nazie, grâce à la production en masse d'uniformes pour la Hitler-Jugend et le Bund Deutscher Mädel, ainsi que des vê-

tements militaires, tenues de camouflage, parachutes, etc. Arno Schmidt détestait tellement ce cynique autoritaire et sans âme qu'il l'a régulièrement cloué au pilori.

*

Si l'on peut considérer les curiosités ci-dessus comme des intrusions conscientes et envahissantes de l'auteur dans le monde de son personnage, dans d'autres cas il semble bel et bien s'agir de négligences. Dans le chapitre central, Heinrich Düring s'immerge de mai à août 1939 dans les archives municipales et ecclésiastiques ; il a reçu la mission de repérer et de rassembler des documents historiques dans toute la circonscription en raison de sa connaissance du français, de l'anglais et du latin. Düring a beau s'excuser de son « étrange français livresque et scolaire », je n'y vois aucune raison pour Arno Schmidt de parler de la « paix de Lüneville » (1801) et non de « Lunéville¹ ». Avec un peu de « Einlegearbeit » on peut évidemment trouver une explication à tout : en tant que sélénomane passionné, Arno Schmidt voulait peut-être évoquer le son *Lune-ville* (consciemment ou inconsciemment, qu'importe) ; cependant, il me semble qu'il a été induit en erreur par la graphie de *Lüneburger Heide*, où il a vécu avant et après la composition des *Scènes de la vie d'un faune*.

Au sein de la confrérie des lecteurs d'Arno Schmidt, c'est une hérésie de faire la moindre allusion à une éventuelle défaillance du maître. « Pour le lecteur, les "erreurs" signifient toujours : *Achtung ! Hier geschieht etwas^a !* » (Irmtraud & Dietmar Noering). Et pourtant, dans une longue digression sur Christoph Martin Wieland (1733-1813), *Menander und Glycerion* ainsi que *Krates und Hipparchia* sont présentés comme des exercices préparatoires au gigantesque *Aristipp und einige seiner Zeitgenossen*, alors que ces deux romans épistolaires ont été écrits et publiés après *Aristipp* ; ce sont donc plutôt des ressassements que des exercices préparatoires. Je ne vois pas ce que cela

a « Attention ! Ici il se passe quelque chose. »

peut signifier, sinon qu'Arno Schmidt s'est complètement planté. Quoi qu'il en soit, trois éditions de *Aus dem Leben eines Fauns* ont paru du vivant de l'auteur, et il suffit de comparer les éditions de 1953, 1963 et 1973 pour pouvoir conclure qu'Arno Schmidt n'a pas toujours travaillé avec l'exactitude de rigueur.

Un exemple frappant est le cartouche français d'une ancienne carte géographique, dénichée par Düring lors de ses recherches dans les archives. Dans la première édition, Arno Schmidt cite ce cartouche sans un seul accent : « Le Secretaire general de la Prefecture de Halem, et le Ingenieur ordinaire des Ponts et des Chaussees Lasius. » Dans l'édition de poche de 1973, (partiellement) corrigée, tous les accents sont remis en place – mais on lit toujours « le Ingénieur » à la place de « l'Ingénieur² ». Or, Dieter Kuhn, un éminent connaisseur d'Arno Schmidt, a retrouvé cette carte bien réelle de 1812 avec mot pour mot, et dans un français impeccable, le cartouche en question. Arno Schmidt, qui adorait exhiber sa connaissance minutieuse des faits, a donné plus d'une fois la leçon aux autres avec une citation de Samuel Butler : « I don't mind lying, but I hate inaccuracy.^b » On retrouve ici la parabole de la paille et de la poutre.

Un cas similaire est le mot orthographié « beche de mer » dans l'édition de 1953, qui reçoit un accent circonflexe dans l'édition de 1973 (« bêche de mer »), mais toujours pas de traits d'union comme il se doit (« bêche-de-mer³ »). Arno Schmidt n'a probablement jamais compris ces tirets en français, car non seulement le protagoniste des *Scènes de la vie d'un faune* se pose la question « Qu'est ce que c'est que ça⁴ ? », mais encore la même graphie revient-elle dans des textes ultérieurs. Puisque le roman est écrit comme une sorte de journal, l'auteur aurait pu à *la rigueur* légitimer ces erreurs par l'« étrange français livresque et scolaire » de son personnage – mais le fait qu'Arno Schmidt élimine en partie ces erreurs dans les rééditions révèle son incertitude ; et le fait que d'autres personnages dans d'autres livres font exactement les mêmes erreurs montre aussi son ignorance.

b « Je n'ai rien contre le mensonge, mais je déteste l'inexactitude. »

Ici, je reviens à la question du début : que faire en tant que traducteur ? Corriger ou reprendre sciemment les erreurs ? Dans ma traduction en néerlandais, j'ai fait le choix de les laisser ; lorsque l'auteur ne les a pas corrigées, ni sa femme qui retapait le manuscrit, ni les rédacteurs des éditions Rowohlt et plus tard Fischer, ni les lecteurs méticuleux de l'édition connue sous le nom de « Bargfelder Ausgabe » (qui donne aussi des variantes), ma foi, qui suis-je pour le faire en tant que traducteur ? Et ainsi, dans ma traduction néerlandaise, on lit « Lüneville », « le Ingénieur », « bêche de mer », et les achats dans un grand magasin du Troisième Reich se règlent sans ciller en « D-mark » et non en « R-mark⁵ » !

J'aurais pu escamoter ce dernier anachronisme d'une seule touche de mon clavier, mais à d'autres endroits, je n'aurais pas pu intervenir. Ainsi, Bergen-Belsen n'existait pas encore en tant que camp de concentration en 1939 ; le DDT et les bas nylon ont été introduits en Allemagne seulement après 1945 ; les tubes que Düring entend à la radio étaient populaires au début des années cinquante (mais est-ce qu'on les fredonnait déjà avant la guerre ?)... Arno Schmidt fait fonder un express interurbain⁶ sur les chemins de fer allemands en 1939 ; et Düring rêve déjà en 1944 d'un reportage dans *Der Spiegel*, rien de moins ! Par ailleurs, le tableau expressionniste *Jeunes filles nues dans un paysage* d'Otto Mueller (et non pas « Müller ») a été retiré du musée de Hambourg en 1937 en tant qu'art dégénéré ; Düring ne pouvait donc pas l'y voir, comme le raconte pourtant le roman. Et pourquoi faut-il à Düring en 1944 une suite « jusqu'en 1950 » à l'*Histoire des cours allemandes, de la noblesse allemande et de la diplomatie allemande depuis la Réforme* ? Ces absurdités sont particulièrement étonnantes à cause de la fidélité à la réalité qu'Arno Schmidt revendiquait à ses débuts.

✱

C'est précisément à cause de cette revendication qu'un certain nombre de chercheurs partent de l'idée qu'Arno Schmidt a intégré sciemment ces anachronismes dans son texte. Dans son éditorial du 13 mai 1959, *Der Spiegel* avait chapitré le romancier sur le fait que

le D-mark n'avait été introduit qu'en 1948 et que les bas nylon n'appartenaient pas au potentiel de charme de la femme allemande avant 1945. Malgré cela, Arno Schmidt n'a pas « corrigé » ces détails, alors qu'il aurait pu le faire sans peine. Donc, on peut supposer qu'il avait une bonne raison de les laisser (*Achtung ! Hier geschieht etwas !*). En outre, l'auteur avait déjà incorporé des anachronismes éloquentes, voire choquants, dans « Enthymesis », « Gadir » et « Alexander », trois récits situés dans l'antiquité gréco-romaine. Prenons « Enthymesis », qui se déroule autour de 200 av. J.-C. : le nom du géologue et philosophe allemand Edgar Dacqué (1872-1945) y apparaît comme s'il était un penseur hellénique ; on peut admirer une toile de Gaspar David Friedrich, peintre romantique allemand, dans le musée d'Alexandrie ; quand les gamins de dix ans parquent dans les rues de Rome, ils chantent des marches de la Jeunesse hitlérienne. Ainsi, Arno Schmidt parvient à faire fonctionner un récit historique comme un calque (aliénant) de l'époque contemporaine.

De manière analogue – soutiennent les ultras d'Arno Schmidt –, dans *Scènes de la vie d'un faune*, l'auteur aurait voulu aligner l'après-guerre d'Adenauer, politicien de la droite autoritaire, sur le Troisième Reich de Hitler ; une leçon qu'on devait tirer du livre serait que, à peine dix ans après la débâcle, 95 % des Allemands sont tout aussi bêtes qu'avant. En supposant que certains lecteurs aient perçu les anachronismes en tant que tels à la parution en 1953 (mais d'après le commentaire paru dans *Der Spiegel*, ils étaient plutôt reprochés à l'auteur en tant que négligences), un demi-siècle plus tard, cette argumentation ne tient plus. Combien de lecteurs n'ayant pas connu la période se rendront-ils compte que le DDT et les bas nylon n'ont été introduits qu'après la guerre ? C'est précisément à cause du fait que ces détails réels ne sont plus identifiés en tant qu'anachronismes qu'ils perdent leur sens : la tension entre 1939-1944 et 1953 est trop faible, ce qui n'est pas le cas pour « Enthymesis », où les anachronismes sur un espace de vingt-deux siècles sautent aux yeux et incitent à la réflexion.

En ce qui me concerne, je pense qu'Arno Schmidt a raté son coup : ou bien il s'agit de bourdes référentielles (c'est-à-dire des choses réelles qui ne sont pas à leur place), ou bien il s'agit d'une er-

reur de calcul structurelle (c'est-à-dire des anachronismes qui ne fonctionnent pas). Et si le maître avait pu écarter cette aporie de la pointe de sa pantoufle – en tant que valet de traduction, je ne peux que tourner et virer selon sa musique.

POST-SCRIPTUM

Comme il existe deux traductions de *Scènes de la vie d'un faune* en français, une première par Jean-Claude Hémary (René Julliard, 1962) et une deuxième par Nicole Taubes (Tristram, 2011), j'ai voulu vérifier comment mes collègues avaient abordé quelques-unes de ces « erreurs », sans savoir bien entendu quelle était la part respective du traducteur, de l'éditeur et du correcteur.

1. Aussi bien Hémary que Taubes corrigent « Lüneville » en « Lunéville » ; la Bargfelder Ausgabe, qui fait autorité, garde bel et bien « Lüneville ».
2. Hémary remet tous les accents, alors qu'il ne disposait pas encore de l'édition corrigée, mais il ajoute une erreur, tellement voyante que je la crois voulue : « Secretaire » est devenu « Sekrétaire ». Taubes suit la Bargfelder Ausgabe, qui donne tous les accents.
3. Aussi bien Hémary que Taubes gardent « bêche de mer », sans traits d'union. Taubes précise dans une note que c'est ainsi « en français dans le texte ».
4. Chez Hémary, la question est devenue « quès aco ? ». Taubes a ajouté le trait d'union où il le faut, en précisant dans une note que la question est « en français dans le texte » ; hé non, dans la Bargfelder Ausgabe, le trait d'union manque toujours, comme dans toutes les éditions antérieures.
5. Chez Hémary, les « Dmarkstücke » sont devenus des « billets de cent balles » ; chez Taubes des « pièces de 1 mark » ; dans les deux cas, les traducteurs ont occulté le « D ».
6. Hémary traduit « Städteschnellverkehr » par « express interurbain » ; Taubes par « navette interurbaine », gommant la notion de vitesse.